
À la place du mort et la Presse

À L'AMI PASCAL-ARTHUR

Gilbert Salem publie un magnifique récit inspiré par la disparition, il y a quatre ans, de notre collègue Pascal-Arthur Gonet.

Nous sommes nombreux à nous être laissé prendre de vitesse, à n'avoir rien compris, ou si peu. Pascal-Arthur Gonet était revenu malade d'un reportage en Thaïlande; son absence se prolongeait; un matin, on nous apprit qu'il n'était plus. C'était il y a quatre ans, dans la splendeur épanouie de l'été. La mort avait franchi pour la première fois le seuil de notre rédaction. Sournoisement. En laissant un goût d'absurde dans notre bouche.

Il nous semblait avoir quitté la veille un collègue absorbé, comme chacun d'entre nous, dans ces problèmes de journalistes, qui se discutent interminablement, mais qui se valent tous, et nous nous retrouvions là, presque étonnés, devant un cercueil qui persistait à nous paraître un peu irréel. Comme si nous découvrions tout à coup un désert entre ces deux moments. Nous restions avec notre chagrin, et ce petit tas de souvenirs d'où le fantôme de Pascal-Arthur ne tarderait pas à nous faire signe, mais

sans rien savoir de ce que fut ce vol plané qui l'avait lentement conduit jusqu'à la mort.

Générosité et droiture

Journaliste à *24 Heures* et auteur du roman *Le Miel du lac* (qui vient de recevoir le Prix Lipp à Genève), Gilbert Salem fut l'un des rares à être admis dans le secret de la maladie. Il a accompagné Pascal-Arthur jusqu'au jour de sa mort, à l'âge de trente-six ans, et c'est d'une amitié intensément partagée qu'est né son nouveau livre.

En lisant *À la place du mort*, nous mesurons la reconnaissance que nous devons à son auteur. Parce qu'il donne une forme belle et émouvante à la matière trop informe de nos souvenirs, et parce qu'il nous restitue ainsi la proche présence du confrère ou de l'ami : sa générosité, sa droiture, ses colères toujours possibles, le regard vif sous le haut front, l'expression matoise, la moustache frémissante, ce visage pointu où l'on pouvait reconnaître quelque chose de la fouine, comme s'il avait choisi de ressembler à l'animal emblématique de ses grands talents d'enquêteur. Mais nous sommes aussi émus par tout ce que nous ignorions. Il y a une force bouleversante dans ces pages où Gilbert Salem évoque la sévère dignité avec laquelle Pascal-Arthur est allé à la rencontre de sa propre fin.

À notre reconnaissance devrait pourtant s'en ajouter une autre. Celle de n'importe quel lecteur, aussi éloigné soit-il des cercles journalistiques, qui trouvera dans le livre de Gilbert Salem un récit d'une beauté poignante, où l'amitié qui en occupe le cœur ne cesse de croître par-delà la mort. *À la place du mort* est un livre d'écrivain, même si c'est un journaliste qui tient la plume.

La première partie va au rythme d'un dépouillement grandissant. Pascal-Arthur perd d'abord sa femme, Gina,

une Haïtienne au rire sauvage, un tourbillon de parfums et d'étoffes colorées (« *C'est par la maladie qu'ils s'étaient rencontrés, qu'ils avaient tenté d'établir une vie commune, toute jalonnée d'aléas et d'embûches, et qu'ils avaient fini par s'aimer* »). Puis c'est son corps qui l'abandonne, le goût des aliments qui s'estompe, les chairs qui fondent, une part toujours croissante de lui-même qui le quitte. Jusqu'à la perte de la vie. Non, l'approche de la mort ne rend pas nécessairement plus sage. Oui, la vie ne paraît peut-être jamais si belle qu'au moment où on va la perdre.

La présence et l'absence

Passé la disparition et l'enterrement de Pascal-Arthur à l'ombre d'un prunier, dans le cimetière de Lussy-sur-Morges, Gilbert Salem évoque cette présence de l'ami qui continue à le hanter, qui habite même son corps, qui lui donne d'étranges douleurs à chaque anniversaire de son décès, ne cesse de l'accompagner dans la vie comme il l'avait lui-même accompagné vers la mort. C'est un pas de deux qui se poursuit. Une danse où le mort et le vif s'étreignent mutuellement dans un poudroïement de lumière. Les vignes de La Côte, la Toscane, les amours de l'un, les tentations religieuses de l'autre, la présence et l'absence, tout cela se met à tourner dans un récit fluide, d'une pureté cristalline, où la beauté sensible du monde se trouve célébrée avec une grâce mystérieuse de derviche. Comme malgré lui, Gilbert Salem s'est mis « à la place du mort » pour regarder sa propre vie : « *Mon ami grandit en moi vertigineusement, il y fait pousser des racines et des branches, il fleurit, il donne des fruits. Sa présence m'insuffle une nouvelle vie, or c'est une présence mortelle. Une mort qui me fait continuer de vivre.* »

MICHEL AUDÉTAT

L'Hebdo, 1996

*SALEM DIT TOUT: L'AMITIÉ, PUIS LA MORT
« OPPOSÉE AU RAVISSEMENT BÉAT D'ÊTRE EN
VIE »*

Bouleversé par la disparition de son ami, le journaliste Pascal-Arthur Gonet, l'écrivain chérit son chagrin avec une délectation bien vivante.

...Le lecteur peut entrer dans le récit, ou plutôt dans le royaume que Gilbert Salem a construit pour un ami très cher, le journaliste Pascal-Arthur Gonet, mort du sida à l'âge de trente-six ans. Il apparaît tout de suite que l'objet du récit n'est pas la maladie – celle-ci si vite et si impudiquement mise en littérature par trop d'écrivains en mal de sujet –, mais l'amitié et la mort, l'amitié « élevée à sa puissance extrême », la mort opposée au « ravissement béat d'être en vie ».

Tout a commencé le jour où Pascal a confié à Gilbert Salem – avec lequel il n'avait jusque-là pas eu de rapports très cordiaux – qu'il va bientôt mourir mais qu'il ne faut en parler à personne. « Son terrible secret – dit l'écrivain – m'avait coupé la chique, mais je pressentis qu'un miracle unique dans ma vie était en train de s'opérer. (...) Un gouffre d'ombres s'évasait devant moi, mais je devinais qu'il était tendu d'un ciel semé de hautes lueurs. » Au lieu de l'éphémère compassion qu'aurait pu susciter cet aveu, c'est quelque chose de moins simple, de moins ordinaire qui envahit alors Gilbert Salem : le sentiment douloureux, mais exaltant, d'être l'élu, le témoin de passage choisi pour recevoir les mots que les êtres les plus proches, parents, enfants, amis de toujours, ne sont pas encore préparés à entendre. Pas ordinaire du tout, c'est le moins que l'on puisse dire, car voici que le confident se met littéralement « à la place » du malade, qu'il pâlit et dépérit, alors que le vrai

malade a l'air en bonne santé. Cette inversion des rôles, cette identification jusque dans les apparences sera la première phase d'une amitié qui dès lors va se déployer d'autant plus ardemment qu'elle sera courte.

Pour dire cette amitié, Gilbert Salem évoque, dans une suite kaléidoscopique de scènes, d'images, de portraits et de divagations poétiques, les enfances de l'un et de l'autre, ainsi que les étapes essentielles de la vie de Pascal : à Lausanne, à Florence, à Pérouse, à l'hôpital, et finalement dans ce cimetière de Lussy-sur-Morges où s'élève près de sa tombe un prunier dont la chevelure ressemble à la sienne. Étapes, touches d'un portrait de Pascal en majesté, dans lequel se superposent l'idéaliste, le journaliste chasseur de truands, le poète, l'amoureux, le père aimant, le mousquetaire à moustache combative. Tout autour de cette figure assurément véridique de Pacal-Arthur Gonet, Gilbert Salem fait voler, tels les petits points blancs d'une comptine de son enfance, ses propres souvenirs, ses rêveries et les contradictions de ses états d'âme, de sorte qu'au portrait de l'ami se greffe le portrait de l'écrivain. « J'ai moins peur de mourir et j'aime un peu la vie », avoue-t-il, et plus loin : « (...) j'ai l'honneur d'être redevenu un croyant » ; à propos de sa relation à Pascal : « Si l'un de nous deux avait été une femme, il y aurait eu entre nous de l'amour. Donc moins que de l'amitié. » Chérir son chagrin comme un trésor : il y a là un égarement farouche et délibéré, une appropriation désespérée qui fait un peu peur.

À plusieurs reprises, l'écrivain parle de ce que sera son livre, de ce qu'il est en train de devenir et par quelle voie : ce souci n'apporte rien au lecteur, mais gêne les beaux méandres de la narration. Une narration qui s'épanouit avec bonheur lorsqu'il s'agit de camper un personnage (Mademoiselle Florian par exemple), ou de peindre

un ciel sur le Léman ; ou dans des images insolites : la barbe de Jésus qui serait une échelle, une pantoufle dérivant dans les eaux de l'Arno, etc. Ou encore, sommet d'émotion lorsque l'écrivain médite sur la voix particulière qu'ont les agonisants et qui provient, écrit-il, « en même temps du ciel et de l'enfance ».

ROSE-MARIE PAGNARD
Le Nouveau Quotidien, 1996

LE TEMPS ACCORDÉ

C'est un jour acéré. Un jour où tout bascule. C'est le jour d'une parole donnée et de la vie sans retour. Ce jour est daté : le livre dit en réalité quand l'histoire commence, il désigne où elle s'est passée. Il nomme les êtres qui, dans cet instant, se rencontrent. Deux êtres qui jusque-là se côtoyaient journallement. Sans plus de mots entre eux que des propos urbains et passagers, ces phrases transitoires échangées d'un bureau à l'autre, à la rédaction d'un journal où tous deux travaillent. Sans plus. Et puis soudain, ce jour. Où l'un dit sa maladie incurable. Il dit ce jour qu'il va mourir. L'autre est l'unique à qui il se confie, « N'en parle à personne, lui dit-il, surtout pas à mes parents, mes enfants, mes amis d'enfance ».

« Vous avez eu de la chance, le malheur aussi, d'être passé au moment suprême, tandis qu'un individu que vous connaissiez à peine vous a appelé. Il était en train de se noyer dans une mare, il ignorait que vous aviez peur de l'eau, mais il vous a dit : " Viens, j'ai peur, je suis seul, je sais que toi aussi tu as peur et que tu es seul. Je vais mourir, mais si tu es là, à mes côtés, ça ira mieux. " »

Voilà ce jour et cette première rencontre. Et voici plus tard et plus loin, dans les résonances de l'intime et

du perçu, le livre d'une reconnaissance sobre et infinie. Le livre d'une mort annoncée: mais où se lit surtout, concurremment au temps imparti et foudroyant, l'éclatante célébration de la vie.

Car le livre de Gilbert Salem, *À la place du mort*, est un éloge continu du vivant. À la présence du vivant qui augmente l'être: au vivant qui se découvre et se manifeste.

Dans les temps mêlés où il s'avance et où il s'amplifie (il convoque pareillement les heures de l'enfance, leurs images disséminées et les lieux retrouvés de l'ami, notamment), le récit de Gilbert Salem rejoint le mouvement de la prière ou les portées du psaume. En des pages d'abord guidées par « la qualité de la lumière, la soif de la lumière ».

Le livre ainsi donne forme à la mémoire. L'écriture relie les temps du souvenir, elle les oriente: la mémoire est celle qui œuvre et qui s'accomplit dans le présent. Dans l'aujourd'hui d'une rencontre continue. Le parcours de ce livre est ainsi une manière de prendre mesure au quotidien et dans sa musique, d'un temps accordé. Un parcours enchanté, qui fait aujourd'hui rayonner cet exergue de François Mauriac: « Un cimetière ne nous attriste que parce qu'il est le seul endroit du monde où nous ne retrouvons pas nos morts. Partout ailleurs, nous les portons avec nous. Il suffit de fermer les yeux pour sentir ce souffle contre notre cou et, sur notre épaule, cette main fidèle. »

La vie est là qui passe, dans le bruissement ami d'une « clarté grise ». Que traversent les images du livre, en une lente et fraternelle méditation.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT

Le Passe-Muraille, 1996